



Le Pain d'Or

Description

Il était une fois une veuve qui avait une belle fille. La mère était modeste et humble; la fille, Marienka, incarnait l'orgueil même. Elle avait des prétendants de tous côtés, mais aucun ne la satisfaisait; plus ils essayaient de lui plaire, plus elle les méprisait.

Une nuit, alors que la pauvre mère ne pouvait pas dormir, elle prit son chapelet et commença à prier pour sa chère enfant, qui lui causait bien du souci. Marienka dormait à ses côtés. Tandis que la mère regardait tendrement sa belle fille, Marienka riait dans son sommeil.

« Quel beau rêve elle doit faire pour rire ainsi ! » dit la mère. Puis elle termina sa prière, accrocha son chapelet au mur, posa sa tête sur l'oreiller à côté de sa fille, et s'endormit.

« Ma chère enfant, » lui dit-elle le matin, « quel rêve as-tu fait la nuit dernière pour rire ainsi ? »

« Qu'ai-je rêvé, maman ? J'ai rêvé qu'un noble se présentait ici pour moi dans un carrosse en cuivre, et qu'il me mettait une bague au doigt ornée d'une pierre qui brillait comme les étoiles. Et quand je suis entrée dans l'église, les gens ne regardaient que la Sainte Vierge et moi. »

« Ma fille, ma fille, c'était un rêve d'orgueil ! » dit la mère en secouant la tête. Mais Marienka sortit en chantant.

Le même jour, un wagon entra dans la cour. Un jeune fermier, dans de bonnes conditions, vint demander à Marienka de partager le pain d'un paysan avec lui. La mère était enchantée du prétendant, mais la fière Marienka le refusa en disant : « Même si vous veniez dans un carrosse de cuivre et me mettiez une bague au doigt ornée d'une pierre étincelante comme les étoiles, je ne vous prendrais pas pour mari. » Et le fermier s'en alla, furieux du dédain de Marienka.

La nuit suivante, la mère se réveilla, prit son chapelet, et pria encore plus ardemment pour sa fille, quand soudain Marienka se mit à rire à nouveau dans son sommeil.

« Je me demande à quoi elle rêve, » se dit la mère, qui pria sans pouvoir dormir.

« Ma chère enfant, » lui dit-elle le lendemain matin, « qu'as-tu rêvé la nuit dernière pour rire si fort ? »

« Qu'ai-je rêvé, maman ? J'ai rêvé qu'un noble se présentait ici pour moi dans un carrosse en argent, et qu'il me proposait un diadème en or. Et quand je suis entrée dans l'église, les gens me regardaient plus que la Sainte Vierge. »

« Tais-toi! Tu blasphèmes. Prie, ma fille, prie pour ne pas tomber dans la tentation. »

Mais Marienka s'enfuit pour échapper au sermon de sa mère.

Le même jour, un carrosse entra dans la cour. Un jeune seigneur vint supplier Marienka de partager avec lui le pain d'un noble.

« C'est un grand honneur, » dit la mère; mais la vanité est aveugle.

« Même si vous veniez dans un carrosse en argent, » dit Marienka au nouveau prétendant, « et que vous m'offriez un diadème d'or, je ne vous prendrais pas pour mari. »

« Prends garde, mon enfant, » dit la pauvre mère; « l'orgueil est un stratagème du Malin. »

« Les mères ne savent jamais ce qu'elles disent, » pensa Marienka, et elle sortit en haussant les épaules.

La troisième nuit, la mère ne pouvait pas dormir à cause de l'anxiété. Alors qu'elle restait éveillée à prier pour sa fille, voilà que Marienka éclata d'un rire bruyant.

« Oh! » dit la mère, « qu'est-ce que l'enfant malheureuse peut bien rêver maintenant ? » Et elle continua à prier jusqu'au lever du jour.

« Ma chère enfant, » lui dit-elle le matin, « qu'as-tu rêvé la nuit dernière ? »

« Tu seras encore en colère si je te le dis, » répondit Marienka.

« Non, non, » répliqua la mère. « Dis-le-moi. »

« J'ai rêvé qu'un noble seigneur, avec une grande suite de serviteurs, venait me demander en mariage. Il était dans un carrosse en or, et il m'apportait une robe en dentelle d'or. Et quand je suis entrée dans l'église, les gens ne regardaient que moi. »

La mère joignit les mains. Marienka, à moitié vêtue, sauta du lit et courut dans la pièce voisine pour éviter un sermon qui lui semblait ennuyeux.

Le même jour, trois carrosses entrèrent dans la cour, un en cuivre, un en argent, et un en or; le premier tiré par deux chevaux, le deuxième par quatre, et le troisième par huit, tous caparaçonnés d'or et de perles. Des carrosses de cuivre et d'argent descendirent des pages en culottes écarlates et vestes et manteaux verts, tandis que du carrosse d'or descendit un beau noble vêtu d'or. Il entra dans la maison, et, fléchissant un genou à terre, demanda la main de la fille à la mère.

« Quel honneur ! » pensa la mère.

« Mon rêve s'est réalisé, » dit Marienka. « Tu vois, maman, que comme d'habitude, j'avais raison et tu avais tort. »

Elle courut à sa chambre, noua le nœud des fiançailles, et l'offrit en souriant comme gage de sa foi au bel homme qui, de son côté, lui mit une bague au doigt ornée d'une pierre brillante comme les étoiles et lui présenta un diadème en or et une robe de dentelle d'or.

La fière fille courut dans sa chambre pour se préparer pour la cérémonie, tandis que la mère, toujours inquiète, dit au futur époux : « Mon bon monsieur, quel pain offrez-vous à ma fille ? »

« Chez nous, » dit-il, « le pain est de cuivre, d'argent et d'or. Elle peut choisir. »

« Qu'est-ce que cela signifie ? » pensa la mère. Mais Marienka n'avait aucune inquiétude; elle revint aussi belle que le soleil, prit le bras de son amoureux et partit pour l'église sans demander la bénédiction de sa mère. La pauvre femme resta seule à prier sur le pas de la porte; et quand Marienka revint et monta dans la voiture, elle ne se retourna même pas pour regarder sa mère ou lui dire un dernier adieu.

contesdefees.com



Les huit chevaux partirent au galop et ne s'arrêtèrent qu'à un énorme rocher dans lequel il y avait un trou aussi grand que la porte d'une ville. Les chevaux plongèrent dans l'obscurité, la terre trembla, et le rocher se fendit et s'effrita. Marienka saisit la main de son mari.

« Ne t'inquiète pas, ma belle; dans un instant il fera clair. »

Tout à coup, mille lumières s'agitèrent dans l'air. Les nains de la montagne, chacun une torche à la main, vinrent saluer leur seigneur, le Roi des Mines. Marienka apprit pour la première fois le nom de son mari. Qu'il fût un esprit du bien ou du mal, du moins il était si riche qu'elle ne regretta pas son choix.

Ils émergèrent de l'obscurité et avancèrent à travers des forêts blanchies et des montagnes qui élevaient leurs sommets pâles et lugubres vers le ciel. Sapins, hêtres, bouleaux, chênes, rochers, tout

était de plomb. Au bout de la forêt s'étendait une vaste prairie dont l'herbe était d'argent; et au fond de la prairie, il y avait un château d'or, incrusté de diamants et de rubis. La voiture s'arrêta devant la porte, et le Roi des Mines offrit sa main à sa mariée en disant : « Ma belle, tout ce que tu vois est à toi. »

Marienka était ravie. Mais il est impossible de faire un si long voyage sans avoir faim; ce fut donc avec plaisir qu'elle vit les nains de la montagne apporter une table dont tout ce qui s'y trouvait scintillait d'or, d'argent et de pierres précieuses. Les plats étaient merveilleux—des hors-d'œuvre d'émeraude, et des rôtis d'or sur des plats d'argent. Chacun mangea de bon appétit sauf la mariée, qui supplia son mari pour un peu de pain.

« Apportez le pain de cuivre, » dit le Roi des Mines.

Marienka ne put le manger.

« Apportez le pain d'argent, » dit-il.

Marienka ne put le manger.

« Apportez le pain d'or, » dit-il enfin.

Marienka ne put le manger.

« Ma belle, » dit le Roi des Mines, « je suis désolé; mais que puis-je t'offrir? Nous n'avons pas d'autre pain. »

La mariée éclata en sanglots. Son mari riait à gorge déployée; son cœur était de métal, comme son royaume.

« Pleurons, si tu le veux, » cria-t-il, « cela ne te servira à rien. Ce que tu as souhaité, tu le possèdes. Mange le pain que tu as choisi. »

C'est ainsi que la riche Marienka vivait dans son château, mourant de faim et cherchant en vain une racine pour apaiser le supplice qui la consumait. Dieu l'avait humiliée en exauçant sa prière.

Trois jours dans l'année, les Jours des Rogations, où la terre s'ouvre à moitié pour recevoir la pluie bienfaisante envoyée par le Seigneur, Marienka revient sur terre. Habillée en haillons, pâle et ridée, elle mendie de porte en porte, trop heureuse lorsque quelqu'un lui jette quelques croûtes, et quand elle reçoit en aumône des pauvres ce qui lui manque dans son palais d'or—un peu de pain et un peu de pitié.

Un conte de Édouard René Lefèbvre de Laboulaye

date créée

02/01/2025

Auteur

cdf